

Groupe de recherche d'intérêt public de l'UQÀM (GRIP-UQÀM)
Université du Québec à Montréal

Recherche d'intérêt public 2010

Réciprocités militantes :
L'écoféminisme, entre l'écologie et le féminisme

Par

Marie-Anne Casselot

Étudiante au baccalauréat en philosophie

Hiver 2010

Introduction p.3

L'écologie sociale et la lutte (éco)fémiste p.5

La perspective genre et l'environnement

Écoféminisme : communauté et diversité

Le paradoxe de l'essentialisme : force ou faiblesse ? p.28

L'écoféminisme comme alliance entre l'écologie et le féminisme : comment et pourquoi ? p.35

Conclusion p.41

Bibliographie p.42

Médiagraphie p.43

Qu'est-ce que l'écoféminisme ? Quel est son lien entre le féminisme et l'écologie ? Ces deux mouvements, a priori distincts, sont-ils autant séparés qu'on pourrait le croire ? Ne peut-on pas espérer une rencontre fructueuse entre eux ? Un chemin nouveau où l'écologie n'irait pas sans l'égalité ?

Dans le cadre de la recherche 2009-2010 du GRIP-UQAM, je souhaiterais approfondir le thème de l'écoféminisme et de l'écologie sociale, et plus précisément de la nécessité d'une perspective féministe sur les enjeux environnementaux. L'objectif d'une telle recherche consisterait à mettre en lumière les relations entre l'écoféminisme et l'écologie sociale dans le but d'une coopération entre ces mouvements pour l'avènement d'une société plus conviviale. La question de départ sera la suivante : quel pourrait être l'apport de l'écoféminisme dans la lutte pour la mise en oeuvre de sociétés autonomes et décroissantes ? Dans quelle mesure les objectifs de l'écoféminisme peuvent-ils être compatibles avec ceux de l'écologie sociale, et ce, dans une perspective de refonte de la société actuelle ? Autrement dit, ma recherche portera sur les aspects de l'écoféminisme pertinents dans l'actuel débat sur l'environnement, mais aussi sur la nécessité d'intégrer une lunette féministe à la question écologique. Comment le féminisme peut-il et doit-il envisager la question de l'environnement ? L'écoféminisme, comme mouvement relativement récent, pourrait-il avoir un apport significatif dans l'élaboration de ces liens théoriques entre l'écologie et le féminisme ? Sous quels aspects l'écoféminisme est-il valable dans la lutte pour un monde socialement et écologiquement plus juste ?

Le cadre d'analyse se basera principalement sur des références livresques, principalement issues des milieux philosophiques, sociologiques et anthropologiques. Avec une approche radicalement anticapitaliste et féministe, je voudrais soutenir que l'écoféminisme va de pair avec l'écologie sociale parce qu'ils partagent des bases théoriques similaires et ont des objectifs complémentaires. Cette recherche s'inscrirait principalement dans le deuxième objectif élaboré par le GRIP-UQAM, soit celui de renforcer la cohérence théorique des initiatives alternatives, mais elle ne serait pas étrangère à une promotion de la résistance et de la dissidence à l'ordre social actuel, car l'écoféminisme est aussi très critique face à ce dernier

et souhaite promouvoir une société à la fois égalitaire et écologique.

Ainsi, mon but est d'allier les bases théoriques de l'écologie sociale avec l'écoféminisme, pour démontrer leur parenté et éclaircir comment les luttes politiques de ces deux mouvements sont interconnectées. En premier lieu j'exposerai les grandes lignes du mouvement de l'écologie sociale, pour situer quelles notions sont compatibles avec les luttes féministes. J'examinerai comment la notion de genre doit être prise en compte dans la problématique environnementale afin de rechercher une plus grande justice sociale. Il me faudra ensuite présenter le mouvement écoféministe, encore peu connu, et dégager quels sont ses aspects philosophiques et politiques principaux. La problématique de l'essentialisme au sein de l'écoféminisme sera traitée, parce qu'elle constitue une notion paradoxale dont on ne peut éviter de débattre lorsqu'on aborde l'écoféminisme. Je terminerai avec un volet sur les pratiques écoféministes à adopter dans les milieux féministes et dans les milieux écologistes.

1. L'écologie sociale et la lutte (éco)féministe

Pour situer l'écoféminisme dans le mouvement écologiste, il est pertinent de tracer les grandes lignes de l'écologie sociale, dans laquelle l'écoféminisme s'inscrit. Comment intégrer efficacement le féminisme aux luttes écologistes ? Quelle réciprocité/mutualité les deux mouvements doivent-ils rechercher pour travailler ensemble ? Comment l'écologie sociale peut-elle s'inspirer des groupes féministes pour développer des pratiques réellement égalitaires et non-hiérarchiques ? Quelle est la spécificité de l'écoféminisme dans l'écologie sociale ? Quelle est la nécessité de l'écoféminisme ?

Un détour par les principales notions de l'écologie sociale semble nécessaire pour pouvoir répondre à nos multiples questions. Murray Bookchin, dans son livre *Une société à refaire*, sera notre référence première pour cette tâche. L'écologie sociale s'attelle à l'examen attentif des dominations intrinsèques aux sociétés humaines pour critiquer comment ces dominations ont eu des impacts négatifs autant sur elles que sur l'environnement. La source de la crise environnementale réside dans les inégalités et les problèmes sociaux intrinsèques aux sociétés humaines.

Si les êtres humains sont devenus étrangers à la nature, c'est d'abord à cause de changements sociaux qui ont fait de beaucoup d'entre eux des étrangers dans leur propre société : la domination des jeunes par les vieux, des femmes par les hommes, des hommes par d'autres hommes. Aujourd'hui comme dans les siècles passés, il y a encore beaucoup d'êtres humains oppressifs qui possèdent la société et beaucoup d'autres qui sont possédés par cette même société. Tant que la société ne sera pas aux mains d'une humanité non divisée et qui utilisera sa sagesse collective, ses réalisations culturelles, ses innovations technologiques, ses connaissances scientifiques et sa créativité innée pour son propre bénéfice et celui du monde naturel, les problèmes écologiques continueront à trouver leur racines dans les problèmes sociaux.¹

L'écologie sociale n'oppose pas la culture (ou la société) à la nature, bien au contraire. La prémisse de l'écologie sociale est que les humains sont *dans* la nature, qu'ils sont des

1 Murray Bookchin. *Une société à refaire*, p.57

mammifères ayant des besoins vitaux comme les autres êtres vivants, mais qu'à la différence de ces derniers ils ont, au cours de l'histoire, institutionnalisés ces besoins sous diverses formes sociales.² Ainsi, «le social et le naturel s'interpénètrent constamment dans les activités les plus ordinaires de la vie quotidienne, en agissant ensemble, l'un sur l'autre.³» L'écologie sociale, nous dit Bookchin, ne divise pas la société et la nature en deux «entités» séparées ; elles sont plutôt interconnectées et s'influencent grandement. L'opposition historique nature-culture ne peut constituer la base du projet de l'écologie sociale : comment mettre en harmonie les capacités d'abstraction, d'imagination et de création de la pensée humaine avec la diversité et la fécondité de la nature s'ils sont irrémédiablement séparés ? L'intelligence humaine provient d'une longue évolution biologique naturelle, un «produit» fabuleux et complexe d'une histoire naturelle propre à la vie sur Terre. Pour Bookchin, les capacités humaines sont le résultat de l'évolution naturelle, et la plus grande réalisation humaine est la société.

Pourquoi alors tant d'êtres humains se sont constitués comme des ennemis de cette nature qui a produit l'espèce humaine ? L'écologie sociale étudie et explique comment l'évolution des sociétés humaines a instauré l'opposition première entre la société et la nature. Où sont les erreurs commises, dans l'histoire de l'humanité, pour que cette dernière se considère extérieure et étrangère à la nature ? Pour Bookchin, l'étude de l'écologie sociale doit se concentrer sur l'évolution de la société: « L'un des apports les plus fondamentaux de l'écologie sociale au débat écologique actuel est peut-être l'idée que l'essentiel des problèmes qui dressent l'une contre l'autre la société et la nature proviennent de l'évolution même de la société et non d'un conflit entre société et nature. C'est-à-dire que les divisions entre la société et la nature trouvent leurs racines les plus profondes à l'intérieur du domaine social, dans les conflits installés de longue date qui opposent les humains les uns aux autres...⁴» La société résulte de l'évolution naturelle des humains, mais pas l'oppression que ceux-ci ont instauré en système à travers les États et les gouvernements.

La domination de la nature serait une projection de la domination entre humains ; soit qu'il existait avant la domination de la nature, et la conception instrumentale de celle-ci, plusieurs

2 Murray Bookchin. *Une société à refaire*, p.44

3 *Ibid.*

4 *Idem*, p.47

dominations au sein même des sociétés humaines. La domination de la nature n'a été qu'un prétexte à l'asservissement de populations humaines : «la nécessité de domestiquer le monde naturel a été l'argument justifiant la domestication des êtres humains eux-mêmes, en tant qu'esclaves, serfs ou travailleurs.⁵» L'écologie sociale remet en question les hiérarchies, la domination et les systèmes oppressifs sous-jacents aux sociétés humaines pour penser une refonte de la société. Il faut dépasser le dualisme société/nature pour tendre vers un futur écologique, égalitaire et libre. Le constat de Bookchin est donc que les «idées sur la domination de la nature naissent de la très réelle domination de l'humain par l'humain.⁶» Bookchin est à l'opposé de la conception marxienne selon laquelle la domination de la nature aurait donné naissance à la domination de l'humain sur l'humain. Le mythe que l'humanité ait besoin de se libérer de la nature pour s'accomplir est critiqué par Bookchin. Il est en désaccord avec ce mythe qui dit qu'une fois la nature dominée, une société sans classe pourra advenir, et ainsi régler les inégalités sociales. Il soutient plutôt que l'écologie sociale doit questionner ce mythe, afin de transformer la société radicalement.

Bookchin retrace les origines historiques de l'apparition des dominations au sein des sociétés humaines, qui peuvent aller selon l'âge, la classe, l'origine ou le sexe. Il aborde comment le développement des sociétés préhistoriques a structuré les hiérarchies actuelles. Ces hiérarchies sont responsables de la naissance des systèmes économiques de classe, basés principalement sur l'exploitation.

Aucune société écologique, si communautaire et bienveillante ne peut espérer supprimer ce «but» que constitue la domination du monde naturel sans éliminer d'abord radicalement la domination de l'humain par l'humain, c'est-à-dire l'ensemble des structures hiérarchiques de la société, sur laquelle repose la notion même de domination.[...] L'écologie sociale a fait de la compréhension du phénomène hiérarchique le centre de son message en faveur d'une société libératrice, rationnelle et écologique⁷

Bookchin aborde, dans son historique de la domination, la question de l'oppression des

5 Murray Bookchin. *Une société à refaire*, p.47

6 *Idem*, p.63

7 *Idem*, p.89

hommes sur les femmes. Dans les sociétés primitives, les hommes et les femmes avaient des rites et des coutumes distincts, mais complémentaires sur lesquelles la communauté reposait de façon harmonieuse. Ensuite, avec la sédentarisation et l'importance des questions civiles et politiques augmentant, la sphère domestique a été dévalorisée dans un ordre social de plus en plus contrôlé par les hommes, pour aboutir à des sociétés patriarcales. Sa critique de la domination rejoint les critiques féministes de l'oppression lorsqu'il affirme : « Les causes de l'apparition de la hiérarchie ne sont donc pas du tout mystérieuses, mais au contraire très compréhensibles lorsqu'on va les chercher dans les aspects les plus quotidiens de l'existence, tels que la famille, l'éducation des jeunes, la segmentation de la société en groupe d'âge [...] La hiérarchie ne disparaîtra donc pas tant que ses racines dans la vie quotidienne ne seront pas modifiées radicalement, et pas seulement dans le domaine économique avec la suppression de la société de classes. »⁸ La socialisation des enfants est un moyen de perpétuer les inégalités entre les hommes et les femmes et elle se développe à l'école autant que dans la famille. Bookchin présente ici une notion clé de l'analyse féministe, c'est-à-dire que le privé est politique ; au sein même de la sphère privée s'installe des pratiques de domination néfastes. Penser les dominations ne peut exclure aucun type de dominations. Il s'agit donc de la jonction cruciale que l'on peut établir entre l'écologie sociale et le féminisme ; les deux mouvements tentent de déconstruire les dominations intrinsèques à l'humanité. Ainsi, l'écologie sociale ne pourrait s'affirmer *sociale* si elle ne tenait pas compte des variables genre, race et classe.

L'impulsion anarchiste présente dans les deux théories est certainement le dénominateur commun qui a amené les féministes radicales d'un côté, l'écologie sociale de l'autre, à faire le lien entre écologie et féminisme. Tandis que l'analyse de la hiérarchie conduisait les premières féministes à mettre en cause le projet «patriarcal» de domination de la nature, la même analyse conduisait l'écologie sociale à une critique des systèmes de domination masculine.⁹

Bookchin a lui aussi vu dans le féminisme, comme dans l'écologie, la possibilité d'un mouvement suffisamment général pour intégrer les questions économiques, sans s'y limiter pour autant. Comme d'autres, Bookchin a compris que le féminisme pouvait devenir une des «grandes questions» capables d'amener au combat révolutionnaire, au même titre que l'écologie, la démocratie et l'urbanisation, ceux qui subissaient à la fois l'oppression hiérarchique et l'oppression

8 Murray Bookchin. *Une société à refaire*, p.97

9 Chaia Heller. *Désir, nature et société*, p.81

de classe. Il a reconnu dans le féminisme le potentiel d'un mouvement traversant les classes et pouvant devenir une position antihiérarchique capable de défier le capitalisme¹⁰

Les liens entre le féminisme et l'écologie sociale ont été mis en évidence par Ynestra King, anarchiste, féministe et écologiste ayant enseigné à l'Institut d'écologie sociale du Vermont. Dans *Désir, nature et société*, l'auteure Chaia Heller offre un résumé intéressant des positions de King :

King mettait en évidence les implications féministes de l'écologie sociale, montrant comment on pouvait analyser du point de vue de l'anarchisme social la relation entre les systèmes de domination masculine et les crises écologiques en général.[...] En critiquant la hiérarchie du point de vue de l'écologie sociale, elle reconnaissait la nécessité d'abolir toute forme d'oppression, tout en soulignant le potentiel que représentait la collaboration entre femmes de classes, de races et d'origines ethniques différentes.¹¹

Pour King, l'écologie sociale était une démarche qui tentait d'intégrer les aspects autant biologiques que sociaux de la relation des humains face à leur environnement. Chez King, l'écologie sociale est incomplète sans le féminisme, parce que ce dernier fonde sa critique de la domination sur l'identification du prototype même de la domination : celle de la femme par l'homme.

L'écoféminisme provient de l'écologie sociale ; or, comment se fait-il qu'il existe toujours des résistances des milieux écologistes à penser en terme féministe ? Quelle est la réticence des féministes à établir une réelle position féministe sur les enjeux environnementaux ?

Demain, c'est quand ?

La place des femmes dans le mouvement écologiste est soulignée par Serge Mongeau, figure importante de l'écologie et de la simplicité volontaire au Québec. Dans *Pour que demain soit*, il laisse la parole à un groupe de femmes qu'il ne nomme pas, pour ensuite proposer des

10 *Ibid.*, pp.81-82

11 Chaia Heller. *Désir, nature et société*, p.84

moyens d'intégrer les femmes dans la lutte écologiste. Ce groupe de femmes lui exprime un point crucial du féminisme : « Le patriarcat est un régime d'oppression fondé sur la nature. Parce qu'on naît femme, on passe automatiquement dans le camp des dominées. Au même titre, quand on naît homme, on passe automatiquement dans le camp des dominants.¹²»

Mongeau vise juste lorsqu'il affirme la similarité entre les oppressions que subissent les femmes et celles que subit la nature : «Il y a une grande analogie entre la situation faite aux femmes et la situation faite à la nature, laquelle nous a mené à la crise environnementale que nous connaissons actuellement. Dans les deux cas, le problème vient d'un rapport d'exploitation et d'un manque de respect, le tout visant l'obtention d'un profit à court terme.¹³»

Mongeau s'accorde avec les féministes qu'il cite pour dire qu'il y a un grand intérêt à ce que les groupes écologistes et féministes s'unissent dans leurs luttes. Il établit les avantages de joindre les forces des deux mouvements et propose des actions à prendre pour renforcer cette alliance. Ces actions recourent plusieurs domaines, tel que le politique, le socio-communautaire, mais aussi le privé. Mongeau rejoint les groupes féministes qui réclament un espace inclusif qui encourage la prise de parole des femmes. « Il s'agirait d'une part d'enlever les obstacles à l'implication des femmes dans la société et, d'autre part, d'augmenter dans nos institutions l'influence des femmes et des valeurs dites féminines.¹⁴» Ces valeurs féminines ne sont pas explicitées dans l'ouvrage de Mongeau, pas plus que comment ces valeurs seraient le gage d'un changement positif pour la société.

Cela dit, l'important est la reconnaissance explicite de la part de Mongeau de la nécessité d'orchestrer des moyens pratiques à l'inclusion des femmes dans la lutte écologiste : l'équité dans l'emploi, la parité parlementaire, un libre accès à la contraception et à l'avortement, développement de réseaux professionnels de sages-femmes, des espaces de prise de parole sécuritaire, et encore plus. Serge Mongeau identifie nettement l'écologie et le féminisme comme des mouvements complémentaires et bénéfiques l'un pour l'autre. Lorsqu'il parle de

12 Serge Mongeau. *Pour que demain soit*, pp.83-86

13 Serge Mongeau. *Pour que demain soit*, pp.83-86

14 *Idem*.

l'oppression des femmes, son explication pourrait aussi bien concerner les sources des problèmes environnementaux : « Le problème se situe au plus profond de notre organisation sociale et, pour arriver à en extirper les racines, il faudra davantage que des changements de structures ou des lois.» C'est cette organisation sociale déficiente qui a créé ces oppressions, et c'est celle-là que l'écologie sociale autant que le féminisme veut renverser, mais en ayant des points de départs différents.

L'écologie sociale et le féminisme sont alliés ; les mêmes ennemis sont les causes des mêmes maux, alors les deux mouvements sociaux auraient tout intérêt à se rejoindre et s'entraider. Les liens entre l'écologie sociale et l'écoféminisme sont multiples ; tentons donc de les éclaircir afin de travailler ensemble. La volonté d'une *critique radicale* de la société actuelle, dans ses institutions oppressantes et hiérarchiques qui engendrent des situations inégalitaires pour différents groupes de la population est commune au féminisme, mais aussi à l'écologie sociale qui perçoit, comme on l'a mentionné plus haut, que la source des problèmes environnementaux provient des problèmes d'inégalités dans la population, dans la société. Il y a aussi la proposition commune des deux mouvements : refaire la société sur des valeurs et des fondements égalitaires, profondément antihiérarchiques, notamment dans le féminisme radical, et envisager la société construite sur un modèle de développement écologique plus sain pour les communautés humaines, mais globalement plus respectueux des écosystèmes, de l'environnement. (Parce qu'en général, ce qui est bénéfique à long terme pour l'environnement l'est aussi pour notre qualité de vie et notre santé immédiate.)

Pour qu'il y ait réciprocité entre les mouvements de l'écologie sociale et du féminisme, il faut une prise de conscience mutuelle des enjeux respectifs à l'un et à l'autre des mouvements. Dans le milieu de l'écologie, il faut qu'il ait une compréhension des données spécifiques à la condition féminine telles que le genre et la division sexuelle du travail. Dans la sphère féministe, il faut appréhender les enjeux environnementaux sous une lunette féministe et s'approprier les lieux décisionnels, pour autant qu'il y ait préalablement une ouverture dans les milieux et groupes environnementaux et écologistes. Est-ce que l'écoféminisme pourrait être la voie de solution pour proposer des réponses aux écologistes en même temps qu'aux

féministes ? Comment l'écoféminisme pourrait-il se positionner par rapport à ces mouvements? Quelles actions concrètes pour tendre vers une perméabilité des deux mouvements ?

2. La perspective de genres et de l'environnement

Quel rapport entre le genre et l'environnement ? Comment les femmes peuvent-elles être des actrices de changement dans une perspective de «développement durable», ou plutôt, dans le champ de l'environnement et de l'écologie ? Il faut prendre en compte deux principales notions pour analyser l'impact des femmes en environnement : le genre et la division sexuelle du travail.

Qu'est-ce que le genre ? Le genre constitue l'ensemble des références culturelles, psychologiques et sociales qui différencient les hommes et les femmes. «Les sociétés humaines, avec une remarquable monotonie, surdéterminent la différenciation biologique en assignant aux deux sexes des fonctions différentes (divisées, séparées et généralement hiérarchisées) dans le corps social en son entier.¹⁵»

Le genre relève d'une construction sociale, tandis que le sexe se rapporte aux organes physiologiques avec lesquels on naît. Le processus de différenciation sexuée est souvent justifié comme «allant de soi» ou étant «naturel», ce qui pose problème, car, justement, la socialisation est un phénomène variable et distinct selon les sociétés humaines, qui n'est donc absolument pas déterminé biologiquement. La socialisation est un phénomène social construit par les cultures humaines.

«Le genre s'exerce matériellement dans deux champs fondamentaux 1) la division socio-sexuée du travail et des moyens de production ; 2) l'organisation sociale du travail de procréation, où les capacités reproductives des femmes sont transformées et le plus souvent

15 Helena Hirata et Françoise Laborie. *Dictionnaire critique du féminisme*, p.22

exacerbées par diverses interventions sociales. Les autres aspects du genre - différenciation du vêtement, des comportements et attitudes physiques et psychologiques, inégalité d'accès aux ressources matérielles et mentales - sont des marques ou des conséquences de cette différenciation sociale de base.¹⁶»

Les femmes jouent un rôle majeur dans la sphère domestique, et ce, mondialement, ce qui les habituent à prendre conscience rapidement des problèmes environnementaux qui peuvent affecter la vie de leur famille. Or, cette place prépondérante des femmes dans la sphère domestique est le résultat d'une division sexuelle du travail qui elle-même provient des rapports sociaux de sexe (construction du genre). Au Nord comme au Sud, les femmes s'occupent majoritairement du travail domestique, ce qui permet à l'autre partie de la population d'être de la main-d'œuvre active à l'extérieur de la maison. Le travail domestique varie selon les cultures ; ainsi, les charges domestiques d'une femme canadienne diffèrent de celles d'une femme africaine, en cela de commun que ce sont deux femmes qui s'occupent des soins aux personnes, de l'alimentation et autres travaux ménagers.

Ainsi, la division sexuelle du travail « est la forme de division du travail social découlant des rapports sociaux de sexe; cette forme est modulée historiquement et socialement. Elle a pour caractéristiques l'assignation prioritaire des hommes à la sphère productive et des femmes à la sphère reproductive, ainsi que, spontanément, la captation des hommes des fonctions à forte valeur sociale ajoutée (politique, religieuses, militaires).¹⁷» Le travail domestique des femmes relègue ces dernières dans le domaine privé de la vie sociale, c'est pourquoi les hommes ont, historiquement, occupé les positions de pouvoir dans le domaine public. Par contre, les femmes ne sont pas toujours reléguées qu'aux sphères domestiques, au contraire, elles ont une double charge de travail. Devant contribuer aussi au maintien de la qualité de vie familiale, elles travaillent autant à l'extérieur dans des emplois divers, mais à elles incombent les tâches domestiques. La division sexuelle du travail est un pilier du capitalisme, car elle rend disponible une partie de la population pour être des ouvriers, parfois dans des entreprises destructrices de l'environnement.

16 Idem.

17 Helena Hirata et Françoise Laborie. *Dictionnaire critique du féminisme*, p.36

Comment rattacher ces notions théoriques dans une perspective écologiste? Étant les principales pourvoyeuses à la maison, les femmes sont directement touchées par la pauvreté (notamment lorsqu'elles n'ont pas accès à la propriété) ainsi que par les problèmes environnementaux, car souvent, comme nous l'avons mentionné, elles ont la charge de la maison et de la famille. Les femmes sont actrices du changement social ; elles contribuent au bien-être de leur communauté autant qu'à la préservation de la biodiversité, au développement économique etc.

Comment et selon quelles normes les femmes sont-elles privées d'exercer pleinement leur activité sociale ? Ont-elles accès facilement aux ressources ? Les institutions constituent-elles des obstacles à l'avancement des femmes ? Plusieurs critères doivent être examinés afin de comprendre la relation des femmes vis-à-vis de leur environnement : la classe sociale, l'âge, l'appartenance ethnique, l'appartenance régionale/nationale. Selon les dires de France Falquet, dans le livre *Écologie : quand les femmes comptent* : «il faut réaliser une analyse des rapports de pouvoir implicites qui président à l'usage, à la perception et au contrôle des ressources – en identifiant les multiples acteurs impliqués, les divers systèmes de pensée et les sciences qui traitent de la question ainsi que la diversité des rapports physiques et spatiaux qu'établissent les personnes avec leurs cadres de vie ¹⁸»

Falquet pointe donc aussi les diverses institutions (mariage, autorité familiale, lieu de résidence, héritage) qui entraînent des différences, voire des inégalités, entre l'accès aux ressources entre les hommes et les femmes, de plus que leur pouvoir de négociation respectif sur les bénéfices qui découlent du travail de chacun. Toutes ces conditions devraient être remplies pour établir clairement quelles sont les relations entre les individus et leur environnement. Il faut scruter à la loupe les implications sociales, politiques et économiques des personnes pour comprendre leur positionnement face à leur environnement direct. Par exemple, pour la survie et l'hygiène de la maison, les femmes doivent aller chercher l'eau qui peut se trouver à quelques heures de marche ; durant l'aller-retour elles remplissent une tâche essentielle mais non-rémunérée. Pourquoi cette tâche est-elle dévalorisée par rapport au

18 France J. Falquet, *Écologie : quand les femmes comptent*, p.37

travail de l'homme, quand elle est pratiquement plus essentielle à la survie de toute la famille? Si le cours d'eau se pollue du jour au lendemain, qui doit assumer les kilomètres en plus pour aller chercher l'eau potable ? Un autre exemple : l'accès à la terre. La veuve peut-elle avoir accès à un lopin de terre pour nourrir sa famille ou est-elle une mineure perpétuelle sans mari? Les lois et les coutumes ne permettent pas toujours aux femmes d'être propriétaires ; a priori, si elles n'ont pas accès à l'éducation non plus, il s'avère difficile de ne pas tomber dans la pauvreté sans le soutien d'un homme. Ce qui nous pousse à poser ces questions : quelles sont les possibilités de prise de décision des femmes dans le contexte de la gestion des ressources naturelles ? Comment prennent-elles les décisions, comment agissent-elles ? Ont-elles l'éducation nécessaire pour subvenir aux besoins de leur famille ?

Ici, au Québec, qu'en est-il ? La division sexuelle du travail est encore bien présente dans les milieux écologistes, autant que dans des secteurs économiques spécifiques aux ressources naturelles tels que l'agriculture, la foresterie, l'énergie ou le secteur minier. Malgré le fait qu'il y a maintenant quelques femmes dans des positions de pouvoir dans la haute finance et à la direction de grandes corporations, force est de constater qu'elles sont toujours minoritaires dans ces milieux masculins. Qui prend la parole et les décisions dans ces milieux ? Qui dirige les principaux syndicats de travailleurs et de travailleuses au Québec ? Les décideurs publics sont des hommes ; les compagnies nocives pour l'environnement sont dirigées par des hommes dans une logique d'exploitation capitaliste sans égard pour les conséquences à long terme de cette exploitation abusive. Patriarcat et capitalisme sont intimement liés entre eux.

On dénote chez les femmes une nette préoccupation des problématiques de santé environnementale et de consommation responsable. Les mouvements pour la santé des femmes sont très actifs, par exemple lorsqu'on pense aux initiatives pour la santé reproductive, ou encore des enjeux de santé spécifique aux femmes tel que le cancer du sein, grandement relié à la santé environnementale. La consommation responsable étant reliée aux tâches de la vie quotidienne, il y a eu une conscientisation relative de la population aux enjeux du recyclage et du compostage, mais encore bien du chemin reste à faire avant une réelle

compréhension des problèmes reliés à la surconsommation. Lorsqu'on sait que ce sont encore et toujours les femmes qui s'occupent des tâches ménagères, on comprend qu'elles ont été les premières «ciblées» par l'industrie de la consommation responsable.

Or, les questions environnementales ne touchent pas que les domaines de la consommation ou de la santé reproductive, elles concernent autant, sinon plus, l'économie, l'énergie, les ressources naturelles. La gestion des ressources naturelles au Québec est une affaire d'hommes, mais les impacts de ces décisions sur le territoire concernent tout le monde, féministes comprises ! Que dire du développement forestier ou minier ? Est-ce des secteurs d'emplois favorables aux femmes ? Est-ce que les femmes sont représentées équitablement dans ces milieux professionnels ? Lorsqu'on développe des régions pour permettre l'exploitation de ces ressources, envisage-t-on l'implantation de centres de santé, de garderies, d'écoles ? Le développement de ces secteurs économiques endommage-t-il la santé des résidents actuels de ces endroits où les ressources abondent ? Quelle relation avec le territoire les industries ont-elles ? Est-elle harmonieuse ou désastreuse ? Envisage-t-on les effets à long terme sur le territoire et sur la population lorsque le gouvernement annonce en grandes pompes l'ouverture d'un nouveau barrage hydroélectrique ? Qu'en est-il des répercussions sur les écosystèmes où ont lieu ces développements économiques si nécessaires à la croissance ?

Pour résumer, les femmes ont une approche différente à l'environnement de par leurs expériences, parce que la différence sexuelle est construite socialement et non par leur «nature» féminine (ou essence). Ces différences sexuées sont renforcées par les rapports sociaux inégalitaires qui engendrent une division sexuelle du travail très marquée, très stricte. Le capitalisme, via le patriarcat, a pris son essor en se fondant sur cette stricte division dans l'ordre social. Dans une analyse féministe de l'économie et des problématiques environnementales, on ne peut passer outre le genre ni la division du travail qui ont été érigés en système par le patriarcat et le capitalisme.

3. Écoféminisme : communauté et diversité

L'écoféminisme serait l'union des pensées féministes et écologistes, qui identifient des

structures similaires à l'oppression des femmes et de l'environnement. Globalement, le mouvement écoféministe présente l'analyse interconnectée des luttes de classes, de genre et de race comme le moyen de se battre contre le système capitaliste et patriarcal. Selon l'écrivaine Chaia Heller, «en étudiant les rapports entre écologie et justice sociale, les écoféministes ancrent leur désir d'intégrité écologique dans les réalités sociales et écologiques concrètes de la vie quotidienne. C'est cet élément essentiel qui permet à l'écoféminisme de formuler un désir social de nature dépassant généralement les limites qui caractérisent le mouvement écologiste dans son ensemble.¹⁹» L'écoféminisme cherche à comprendre de manière systématique et globale les mécaniques d'oppression et de destruction conduits de front par le patriarcat, le capitalisme et le colonialisme. Les liens entre l'oppression millénaire des femmes, la destruction des écosystèmes, le pillage des populations du Sud, l'idéologie militariste et impérialiste, sont éclairés selon une approche systémique par l'écoféminisme. L'interconnexion des problèmes sociaux et environnementaux amène les écoféministes à rechercher des réponses de façon tout aussi interconnectée :

Le principe écoféministe de recherche de connexions, là où le patriarcat capitaliste et sa science guerrière sont engagés dans la rupture et la dissection d'un tout vivant inspire ce mouvement. Celles qui s'investissent dans ce mouvement regardent non seulement les implications des technologies sur les femmes, mais aussi sur les animaux, les plantes, sur l'agriculture, aussi bien dans le Tiers Monde que dans le Nord industriel.²⁰

Il est ardu de définir et de trouver les origines précises de l'écoféminisme, notamment parce que les groupes féministes et pacifiques ont développé une *sensibilité écologique* de manière à peu près simultanée autour du globe. Les analyses écoféministes sont basées sur des situations concrètes d'inégalité environnementale, plutôt que de développer une analyse systémique des oppressions. De manière instinctive, différents groupes ont compris comment les inégalités environnementales affectaient les vies de groupes humains selon des dimensions de classes, de races et de genre.

Nous retracerons ici les principaux moments du mouvement écoféministe tel que le

19 Chaia Heller. *Désir, nature et société*, p.62

20 Maria Mies et Vandana Shiva. *Écoféminisme*, p.30

conceptualise certaines auteures. À fin de clarté méthodologique, nous dirons «mouvement écoféministe», mais nous soulignons pertinemment que l'écoféminisme n'est pas unitaire ni homogène, qu'il contient plusieurs approches interdisciplinaires et sociales. Pour faire une présentation éclairée de ce mouvement, il faut donc présupposer une infinité de nuances et de divergences au sein même de la «pensée» écoféministe. Le terme même d'écoféminisme n'obtient pas l'unanimité, alors encore moins les théories !

Racines internationales

Peut-on retracer réellement les origines de l'écoféminisme dans une histoire qui a été construite par le patriarcat ? La parole des femmes n'a pas été entendue au cours de l'histoire ; leur histoire n'a pas plus été prise en compte. Les «sorcières», à la sinistre époque de l'Inquisition, étaient des femmes avec des connaissances sur leurs environnements directs ; certaines écoféministes les identifient comme les premières femmes à avoir revendiqué une place particulière pour les savoirs féminins. Ces savoirs leurs donnaient assurément une forme de pouvoir et des places respectées dans leurs communautés. Leur élimination systématique par le système patriarcal de l'église et des gouvernements démontre comment le patriarcat était dérangé par ces femmes savantes et respectées au 17e siècle. Étaient-elles pour autant des précurseuses du féminisme ou de l'écoféminisme ? Rien n'est moins sûr, car l'histoire ne le dit pas, mais pour construire un arbre généalogique féministe, nous pourrions considérer que ces femmes, systématiquement ostracisées par le pouvoir clérical, étaient des précurseuses de l'écologie féministe.

« L'écologie, cette science qui étudie les rapports des êtres vivants entre eux et leur milieu physique où ils évoluent, comprend par définition le rapport des sexes et la natalité qui s'ensuit, ²¹ »

L'histoire de l'écoféminisme débute conjointement avec l'émergence des mouvements sociaux féministes, pacifistes, et environnementalistes. Par compte, il n'existe pas de «début» officiel du mouvement écoféministe, puisqu'il s'insère dans plusieurs regroupements activistes de l'époque. On attribue à Françoise d'Eaubonne le terme d'«écoféminisme», relaté pour la

21 Françoise d'Eaubonne. *Le féminisme ou la mort* p.223

première fois dans son livre *Le Féminisme ou la Mort* en 1974. Cela dit, son apport est contesté par d'autres féministes qui soutiennent que la traduction du livre d'Eaubonne a été publié bien après l'apparition d'un mouvement écoféministe aux États-Unis et donc que l'attribution du terme à d'Eaubonne serait réducteur²² pour tous les autres mouvements de femmes intéressées par la santé environnementale. Le lien entre les femmes et l'environnement est établi clairement dans *Le Féminisme ou la mort* : «[La société patriarcale] s'étant emparée du sol, donc de la fertilité, et du ventre des femmes (fécondité), il était logique que la surexploitation de l'une et de l'autre aboutissent à ce double péril menaçant et parallèle : la surpopulation -excès des naissances- et la destruction de l'environnement -excès des produits-.²³»

D'Eaubonne considère qu'il faudra un changement radical des *mentalités* afin que la société puisse outrepasser les problèmes engendrés «par cinquante siècles de civilisation masculine planétaire, surexploitatrice et destructrice des ressources.²⁴ » Déjà, en 1974, lors de la parution de son livre, d'Eaubonne présente une sensibilité écologiste affirmée, dotée d'une bonne dose de féminisme radical et de marxisme en vogue à l'époque.

Aux États-Unis, la catastrophe nucléaire de Three Mile Island a été le point de départ d'une action écoféministe concertée. La féministe et écologiste Ynestra King organise la conférence *Women and life on earth : ecofeminism in the 1980's* qui réunit 800 femmes autour de la question nucléaire et de ses impacts sur la vie quotidienne. Cette conférence marqua le début d'un réseau écoféministe américain dont la première action d'éclat fut la Women's Pentagon Action, rassemblant trois mille femmes dans une manifestation spectaculaire à Washington en 1981. Cette action militait contre la guerre et les diktats économiques du libéralisme. À la même époque, le réseautage féministe créa une cellule *Women and life on earth* en Angleterre, où l'action de Greenham Commons (1981) marqua l'imaginaire : les femmes campaient devant la base nucléaire de Greenham pour démontrer leur opposition aux armes destructrices des grandes puissances alors en guerre froide. De plus, Ynestra King fut la

22 Chaia Heller. *Désir, nature et société*.

23 Françoise d'Eaubonne. *Le féminisme ou la mort* p.221

24 *Ibid.* p.243

première à offrir une approche féministe des enjeux écologiques à l'Institut d'écologie sociale du Vermont en 1978. Elle relia l'épistémologie féministe à l'écologie sociale en offrant des cours à cet Institut proposant de replacer l'analogie femme/nature dans l'histoire pour comprendre qu'elle est une construction sociale et développer une critique féministe des fondements de la société occidentale.²⁵

La scientifique Rachel Carson est connue pour avoir dénoncé les effets du pesticide DDT en 1962 avec la parution de son livre *Silent Spring*. Cet ouvrage est célèbre aux États-Unis pour avoir contribué à l'émergence d'une prise de conscience écologique par rapport aux effets des produits chimiques sur le monde vivant. Sans être affiliée à l'écoféminisme, Rachel Carson démontre que les femmes, pas seulement des militantes, ont été et sont toujours préoccupées par l'environnement.

Plus tard, l'Allemande Maria Mies et l'Indienne Vandana Shiva écrivent conjointement le livre phare *Écoféminisme*, qui retrace plusieurs problématiques liées à l'écoféminisme. Elles dénoncent l'impérialisme, le colonialisme autant que la destruction écologique et le sexisme. Ce livre marque une étape décisive pour le mouvement écoféministe puisqu'il synthétise avec force les apports des écoféministes du Nord avec les critiques de Shiva, une écoféministe du Sud. Ce livre propose d'ailleurs la vision de Shiva, qui diffère des théories et des pratiques des écoféministes blanches et occidentales jusqu'alors. « Partout où les femmes ont agi contre la destruction écologique et/ou contre la menace d'une annihilation atomique, elles ont immédiatement fait le rapport entre la violence patriarcale contre les femmes, les autres peuples et la nature.²⁶ »

Chaia Heller, héritière d'Ynestra King et de Murray Bookchin de l'Institut d'écologie sociale du Vermont, dans son livre *Désir, nature et société*, tisse les liens entre l'écologie politique, le féminisme radical, la « politique du corps », les critiques des féministes noires comme Audre Lordre, l'écologie sociale de Bookchin, le mouvement pacifiste et les initiatives féministes sur

25 Chaia Heller. *Désir, nature et société*, p.84

26 Maria Mies et Vandana Shiva. *Écoféminisme*, p.28

l'environnement. Elle explicite magistralement dans son ouvrage les liens entre les mouvements sociaux émergents dans les années 1960 et offre une vue d'ensemble sur les origines de l'écoféminisme qui serait trop longue à évoquer en ces pages.

Racines québécoises

Au Québec, peu d'initiatives ouvertement écoféministes ont vu le jour si ce n'est d'initiatives individuelles de certaines chercheuses. Toutefois, on retrouve dans l'historique québécois, certaines initiatives collectives, comme le Colloque *Écologie, Femme et politique*, organisé par les Ami-e-s de la Terre de Québec en 1990, la mise sur pied du *Réseau des femmes en environnement* et la présence constante du Cercle des fermières du Québec.

Le Cercle des fermières est la plus grande et ancienne association de femmes de l'histoire québécoise ; ce regroupement de femmes a pour mission «l'amélioration des conditions de vie de la femme et de la famille ainsi que la transmission du patrimoine culturel et artisanal.»²⁷. Le Cercle des fermières a pour préoccupations la santé, la valorisation économique du travail des femmes au foyer, la promotion de l'équité salariale, des enseignements traditionnels artisanaux et plus. L'origine du Cercle des fermières est rurale ; à la base leurs préoccupations concernaient les femmes en milieu agricole ; aujourd'hui ce réseau regroupe les femmes québécoises concernées par plusieurs questions sociales, notamment la santé environnementale.

Plusieurs chercheuses reliées à différents organismes et institutions s'intéressent activement à la question écoféministe, sans pour autant prendre part à un «mouvement» spécifique. Elsa Beaulieu et Maude Prud'homme, rattachées au *Regroupement québécois des groupes écologistes*, ont développé une analyse féministe radicale et écologiste des dossiers environnementaux. Elles ont construit des ateliers sur l'écoféminisme et les diffusent dans le cadre de plusieurs événements, tels que le Forum Social Québécois, la journée d'action et de formations de la Fédération des femmes du Québec, l'R des Femmes, ainsi que plusieurs

27 http://www.cfq.qc.ca/a_la_une/index.asp

centres de femmes québécois. Elles se définissent pour un écoféminisme politique non essentialiste, à la rencontre entre le féminisme radical et l'écologie sociale.

Louise Vandelac, sociologue et professeure à l'Université du Québec à Montréal, est spécialisée dans les enjeux touchant les femmes et l'environnement : santé, économie sociale, technologies de reproduction, gestion de l'eau etc. Elle est une figure de proue au Québec dans les questions éthiques concernant les sciences et les technologies de reproduction. Au cours des dernières années, elle s'est spécialisée dans l'analyse des dispositifs de contrôle, d'appropriation et de transformation de certains paramètres biologiques du vivant (reproduction, alimentation, eau) en plus d'étudier leurs impacts sociaux. Ses champs de recherches actuels questionnent les prémisses et les résultats de la double tendance à tout réduire au règne de la marchandise et à prétendre modifier le vivant à partir de l'alphabet génétique. Elle n'est pas explicitement écoféministe, mais ses sujets de recherches autant que ses nombreux livres recourent plusieurs constats et approches de l'écoféminisme.

Notons aussi que le comité ÉCOmenstrUELLES du Groupe de Recherche en Intérêt Public de l'UQAM s'inscrit dans la lignée écoféministe avec la promotion d'alternatives menstruelles et la production d'une recherche complète sur leurs impacts environnementaux par rapport aux produits menstruels non-réutilisables.

Reine Biron fut l'organisatrice principale du *Colloque Écologie, Femme et politique* qui a eu lieu en 1990 à l'UQAM. Ce colloque voulait « se donner les moyens de réaliser notre projet de société respectueux de la nature, de l'égalité des personnes, à l'écoute des vrais besoins dans la coopération et le partage, ici et ailleurs dans le monde.²⁸ » Dans la préface du recueil du colloque, les participantes identifient l'économie de marché, la guerre et le patriarcat comme les causes de la dégradation de l'environnement et de la domination endémique au sein des sociétés humaines. Pour contrer l'avancée inexorable du monde vers la catastrophe écologique, ce colloque identifia l'entrée massive en politique des femmes comme la solution

28 Les actes du Colloque *Écologie, femme et politique* : la nouvelle pensée féministe écologiste des ami-e-s de la terre de Québec, Éditions des Amis de la Terre de Québec, Montréal, 1990, p.8

prioritaire du mouvement féministe.

Dans l'optique de la recherche de nouvelles alternatives pour en arriver à une société plus égalitaire et plus écologique, plusieurs membres du groupe considèrent que l'avènement des femmes en politique active sous-tend la transformation en profondeur des structures politiques, et un renouvellement de la pensée politique jusqu'ici construite et administrée au masculin suivant des concepts, des besoins, des modèles et des règles du jeu maintenant désuets.²⁹

Le colloque des Ami-e-s de la Terre de Québec fut axé principalement sur l'explication des causes de la faible représentation politique des femmes au Québec et des moyens possibles pour favoriser leur entrée en politique. Suite à cette entrée féminine en politique, l'espoir de Reine Biron est que les femmes, grâce à leurs valeurs féminines, transformeront l'ordre social. Ces valeurs (intuition, attention aux enfants, réceptivité émotionnelle, coopération, sensibilité, etc.) «féminiseront» la politique et rejoindront les valeurs de l'écologisme. Comment, cela n'est pas précisé dans le recueil de texte du colloque. Ces affirmations sur les valeurs féminines et masculines supposent une universalité genrée (toutes les femmes sont émotives, etc.) qui est *de facto* inexacte. De plus, les intervenantes du colloque relient ces valeurs féminines au pouvoir reproducteur des femmes. Il y a dans ce discours des relents essentialistes qui veulent que toutes les femmes partagent ces valeurs puisque toutes les femmes ont un pouvoir reproducteur. Or, le groupe «femmes» n'est pas homogène et il est extrêmement hasardeux de parler en terme universels de leur «nature».

Quelques contributions portèrent sur l'écologie, dont celle de Winnie Frohn sur l'écologie politique, et celles de Ginette Paquin et Johanne Salois sur le développement durable, concept nouveau au début des années 90. Malgré l'essentialisme ressenti à travers certains propos, l'aspect positif de ce colloque fut de démontrer quels sont les problèmes auxquels devront s'attaquer les féministes, écologistes et écoféministes. Le colloque *Écologie, Femme et politique* a le mérite d'identifier les sources des inégalités et de parler clairement en termes

29 Les actes du Colloque *Écologie, femme et politique* : la nouvelle pensée féministe écologiste des ami-e-s de la terre de Québec, Éditions des Amis de la Terre de Québec, Montréal, 1990, p.9

écoféministes :

Le féminisme et l'écologisme relèvent un même constat : dans notre société, les rapports entre les individus sont dégradés. Cela est particulièrement vrai dans les rapports hommes-femmes où l'homme, [...] ne respecte pas la femme. Ce manque de respect entraîne la domination. À ce sujet, mentionnons que la société patriarcale a donné naissance à l'idée que l'humain est supérieur à la nature, et qu'il doit la dominer et la contrôler. De là, la société s'est organisée sur un mode hiérarchique, et nous avons assisté à une domination de l'homme sur l'homme, mais surtout à une domination conjointe de la nature et de la femme par l'homme. Le féminisme et l'écologisme s'en prennent justement à la mentalité hiérarchique qui se manifeste par la domination, l'exploitation et l'oppression.³⁰

Le Réseau des femmes en environnement, anciennement le Réseau québécois des femmes en environnement, propose des formations professionnelles à l'usage des entreprises pour devenir «éco-responsable». Leur mission consiste à «donner au Québec, un espace d'échange et une voix aux préoccupations des citoyennes quant à la promotion du développement durable et prioritairement à la protection de l'environnement et de la santé.³¹ » Toutefois, ce regroupement de citoyennes ne s'affirme *a priori* ni féministe, ni écologiste, œuvrant plutôt pour l'environnement et le développement durable. Il ne se considère pas comme un organisme de revendication, il n'a aucune affiliation politique et préfère rester neutre par respect pour la diversité de ses membres.

Concrètement, ce regroupement favorise le réseautage entre les professionnelles travaillant dans les secteurs de l'environnement, de la santé et du développement durable. Ce réseau renforce leurs capacités d'interventions pratiques, ainsi qu'informe et sensibilise aussi la population sur les liens entre l'environnement, les femmes et la santé. Le Réseau souhaite donc contribuer à l'objectif large de protéger l'environnement et à aider le Québec à se développer durablement. Ce réseau professionnel organise des actions concrètes à l'usage des entreprises et compagnies qui souhaiteraient avoir des pratiques écologiques au quotidien.

³⁰ Les actes du Colloque *Ecologie, femme et politique* : la nouvelle pensée féministe écologiste des ami-e-s de la terre de Québec, Éditions des Amis de la Terre de Québec, Montréal, 1990, p.94

³¹ <http://www.rqfe.org/>

Ainsi, leurs formations «Écobureau», «Écosanté» et «Écoéquité» ne semblent détenir aucune proposition politique pour remédier globalement aux problèmes écologiques, pas plus qu'il ne répond aux problèmes soulevés par les féministes concernant les inégalités hommes-femmes dans la relation à l'environnement. Pourtant, ce réseau prétend expliciter la relation des femmes à l'environnement, mais n'observe pas les structures sociales historiques qui ont construit cette relation, ou encore ne critique pas le système social qui cause les iniquités écologiques.

Quelle est la force d'un tel réseau au-delà de la reconnaissance interne de ses membres entre elles et des opportunités d'affaires qu'elles peuvent établir grâce au Réseau ? Quelle est le poids politique d'un tel réseau professionnel ? Que propose-t-il d'important pour l'environnement s'il se contente d'aider des compagnies à avoir des gestes verts sans remettre en question leurs pratiques d'exploitation des ressources naturelles ? Est-ce le chemin à prendre pour un changement social concret et réel ?

Communauté et diversité

On retrouve, à travers les corpus écoféministes, des points communs : la critique du monde patriarcal fondé sur l'économie de marché, sur des hiérarchies sociales exacerbées, des inégalités économiques, de la destruction et gaspillage de ressources, tout en développant une approche explicitement féministe qui relie les problèmes environnementaux aux inégalités sociales dont les femmes sont un des groupes particulièrement touchés. Le genre est pris en compte comme une donnée différenciant le rapport des femmes à l'environnement ; la division sexuelle du travail donne un aperçu sur la réalité historique des femmes dans la structure sociale, qui les a maintenues dans la sphère privée. À travers la diversité des écoféminismes, toutes s'accordent pour soutenir que les femmes ont leur mot à dire sur la situation environnementale du monde. Au Nord comme au Sud, d'Est en Ouest, l'environnement concerne tout le monde ; les femmes et les hommes font partie d'un territoire spécifique qu'ils habitent de manière différente, c'est-à-dire *genrée*.

Par contre, l'essentialisme voulant que les femmes aient une relation spéciale et privilégiée avec la nature parce qu'elles peuvent donner la vie ne peut être un argument *politique* stable sur lequel appuyer l'émergence d'un mouvement écoféministe, parce qu'il renvoie à des croyances et à des spiritualités individuelles. Cet argument essentialiste a aussi servi au patriarcat pour maintenir les femmes dans la subordination, alors s'il faut l'utiliser, la plus grande vigilance est de mise.

La relation des femmes à l'environnement a été construite parce qu'elles s'occupent majoritairement de la production et de la transformation des aliments pour nourrir la famille ; prenant soin de la maisonnée, elles doivent répondre aux besoins essentiels en eau et en nourriture, c'est leur responsabilité pendant que les hommes «pourvoient» monétairement parlant, à la famille. Certaines partent de ce constat pour mousser une consommation écologiquement responsable auprès des consommatrices occidentales, sans nécessairement remettre en cause les moyens de production ni l'ordre social qui sous-tend la consommation capitaliste. D'autres préfèrent axer leur écoféminisme dans une recherche spirituelle afin de commencer le changement dans les mentalités et dans l'imaginaire, avant les actions, si on peut dire. D'autres orientent leurs recherches sur les causes historiques de l'assimilation des femmes à la nature pour comprendre quelles sont les origines de cette métaphore qui a coûté très cher aux femmes. D'autres femmes choisissent l'action sur le terrain ; analyser fémininement les enjeux environnementaux et le dire haut et fort, sans crainte. Toutes ces approches peuvent-elles se faire simultanément ? Soyons optimistes et espérons que la diversité inspirera débats, échanges et réciprocité entre les féministes. Toutefois, il faudra se pencher sur la question épineuse de l'essentialisme avant de trouver quelle application pratique est possible pour rallier effectivement le féminisme à l'écologie et vice versa, car l'essentialisme divise les féministes et pourrait éventuellement poser problème dans la perspective d'une alliance entre le féminisme et l'écologie.

4. Le paradoxe de l'essentialisme : force ou faiblesse ?

« Essentialisme : Théorie philosophique qui admet que l'essence précède l'existence.³² »

32 Dictionnaire Le Petit Robert 2010

Essentialisme : Notion qui donne une essence particulière à une chose donnée, et qui la détermine de façon soi-disant naturelle. Par exemple, l'essence de la femme serait la féminité, la douceur ou l'instinct maternel.

L'essentialisme est un sujet philosophique d'un grand intérêt ; pourquoi a-t-on attribué des essences respectives à l'un et à l'autre sexe ? La complexité de cette notion dépasse le cadre de cette recherche et pourrait constituer à elle seule une vaste étude. Dans les corpus féministes, le genre et la différence sexuelle ont été des sujets primordiaux d'investigation ; nous nous contenterons ici de dessiner les traits généraux de l'essentialisme par rapport à l'écoféminisme et à l'écologie, mais gardons bien en tête que nous ne réglerons pas l'ensemble de la question dans ce travail !

Comment parler avec exactitude de l'essentialisme, lorsqu'on est blanche, occidentale, athée et féministe ? La tendance essentialiste est présente dans l'écoféminisme et on ne peut la rejeter en bloc sans nuire directement à la construction de ce mouvement émergent. L'essentialisme affirme que les femmes possèdent une essence féminine distincte de l'essence masculine. Cette essence féminine serait composée d'attitudes, valeurs et principes de compassion, d'entraide, d'intuition, d'instinct maternel, toutes issues de la biologie en phase avec les cycles naturels de la terre. Notre cycle reproducteur influencerait nos rapports sociaux autant que nos relations à la nature, et ces attitudes sociales seraient innées et non construites par la socialisation. L'essence «femme» serait plus proche de la nature de par sa fonction reproductrice : certaines écoféministes essentialistes revendiquent cette particularité comme une force tandis que d'autres écoféministes «matérialistes» rejettent l'essentialisme parce qu'il constitue, à leur avis, l'élément justifiant l'oppression historique du patriarcat sur les femmes.

L'essentialisme est sévèrement critiqué par les féministes occidentales, mais plusieurs cultures et religions s'appuient sur des éléments essentialistes dans leurs cosmogonies et représentations du monde. La construction d'une pensée écoféministe ne peut exclure ces représentations sans se refermer sur un biais occidentalocentriste.

Écoutons ce que Vandana Shiva dit de l'importance du sacré dans les revendications

écoféministes :

Pour les femmes du Tiers-monde qui luttent pour la conservation de leur base de survie, [...] le divorce entre spirituel et matériel est incompréhensible ; pour elle le terme Mère Terre n'a pas besoin d'être mis en évidence par des guillemets, parce qu'elles voient la terre comme un être vivant qui garantit leur propre survie et celle de leurs prochains. Elles respectent et célèbrent le caractère sacré de la terre et s'opposent à sa transformation en matières premières mortes pour l'industrialisme et la production de marchandises. Il en découle donc qu'elles respectent aussi, à la fois la diversité et les limites de la nature qui ne peut pas être violée si elles veulent survivre. C'est ce type de matérialisme, ce type d'immanence, ancré dans la production de subsistance quotidienne de la plupart des femmes du monde qui est à la base de notre position écoféministe.³³

Le sacré serait donc la conscience d'une *immanence* dans la nature, d'un principe de connexion qui serait la force de vie présente en toute chose, dont l'humanité. Cette connexion, présente dans tout le vivant, n'est pas conçue comme transcendante, comme dans les grandes religions monothéistes. Elle ne s'oppose pas à la rationalité, puisqu'elle contient toute chose. Pour Shiva, cette « pertinence écologique de cette insistance sur la spiritualité repose sur la redécouverte du caractère sacré de la vie, selon lequel la vie sur terre peut seulement être préservée si les gens se remettent à percevoir toutes les formes de vie comme sacrées et les respectent en tant que telles.³⁴ » Ce sacré est contenu dans le quotidien, il n'est pas séparé de la vie de tous les jours et c'est une spiritualité qui apparaît plus près du matérialisme que de l'idéalisme. Les femmes sont intimement reliées à cette force vitale puisqu'elles-mêmes portent la vie. Pour Shiva, la lutte politique n'est pas séparée de la spiritualité, puisque dans sa vision de l'écoféminisme, tout est interconnecté, la connexion entre les choses étant sacrée, on ne peut pas l'éliminer sans perdre une dimension cruciale de la vie sociale.

Ces spiritualités se rattachent à des cultures et des manières de vivre ancestrales bien distinctes de notre passé occidental. Or, la tendance essentialiste a connu un essor aux États-Unis au 20^e siècle sous l'impulsion de certaines féministes radicales. Cette tendance

33 Maria Mies et Vandana Shiva. *Écoféminisme*, pp.32-33

34 Idem. p.31

essentialiste a fortement marqué l'imaginaire avec ses réappropriations de déesses mythiques telles que Gaïa, son renouveau spirituel «*feminist-friendly*», l'évocation d'une sororité intemporelle entre les féministes modernes et les sorcières du 17^e siècle etc. Starhawk, sorcière autoproclamée, militante pacifiste, féministe et écologiste, est l'une des figure américaine connue de cette tendance essentialiste américaine de recherche de lien avec la Terre Mère³⁵. Elle promeut une spiritualité féministe païenne dotée d'une vision du monde holistique et respectueuse du vivant. La Terre Mère, Gaïa, ou d'autre divinité féminine, doit être retrouvée, dans l'ordre symbolique, pour que les femmes se retrouvent elles-mêmes et construisent un monde alternatif empreint de non-violence et autres valeurs féminines. Sa spiritualité repose sur la valorisation de la sensualité des femmes, de leur énergie sexuelle, de leur force de vie qui les relie entre elles et avec tout le vivant.

Mary Daly, théologienne et féministe radicale, dénonça l'androcentrisme des grandes religions humaines et appela les féministes, dans son ouvrage *Gyn/Ecology*, à découvrir les déesses laissées pour compte des religions monothéistes et des mythologies occidentales pour y ancrer un renouveau spirituel au féminin à peu près avec les mêmes objectifs que Starhawk. Issu du féminisme radical des années 1970, le mouvement spiritualiste féministe voulait trouver des pratiques culturelles alternatives à la spiritualité occidentale androcentrique. Le féminisme culturel souhaite une revalorisation des valeurs féminines trop longtemps niées dans les sociétés patriarcales. Ce féminisme culturel peut aussi s'appeler «féminisme de la différence», qui assume que les différences entre les hommes et les femmes sont de nature biologique premièrement, et que les attitudes des femmes contribueraient à réhumaniser le monde androcentrique. Les femmes devraient, dans cette optique, se réapproprier leur vécu féminin et estimer leurs valeurs comme bénéfiques pour la société, bref, de construire une éthique de la différence. Cette vision des femmes dans le féminisme culturel présuppose l'homogénéité du groupe femmes et restreint relativement le travail féministe dans une sphère individuelle. Essentialiste, ce courant l'est certainement car il ne rend pas compte des réalités historiques, sociales et quotidiennes des rapports de sexe et préfère conceptualiser les expériences subjectives et universelles à la fois, du genre féminin.

35 <http://www.starhawk.org/writings/spiraldance.html>

Toutefois, la tendance spiritualiste américaine est vivement critiquée par des féministes noires et des féministes du Sud. Audre Lorde dénonça le biais blanc et occidental autant que l'absence de déesses noires dans la nouvelle théologie de Mary Daly. Shiva est assez critique elle aussi avec la réappropriation par les féministes occidentales (quoique de toute réappropriation symbolique de l'Occident) des spiritualités des populations du Sud et leur insertion dans l'ordre capitaliste à des fins marchandes. Shiva analyse cette appropriation de la spiritualité indienne, par exemple, comme une tentative de l'Occident de pourvoir au manque/vide existentiel qui découle des sociétés capitalistes axées sur une rationalité créant des divisions et de la fragmentation sociale. Elle perçoit cette tentative comme une double colonisation, c'est-à-dire à une colonisation spirituelle ajoutée à la colonisation matérielle qui a eu lieu aux 19e-20e siècles.

Essentialismes : du féminin et de la nature

Le problème dans l'alliance femmes/nature réside dans le fait que les femmes, autant que la nature, ont longtemps été idéalisées et définies par et pour le système patriarcal. La «nature féminine» a été la justification par excellence (elle l'est toujours) pour enfermer et maintenir les femmes dans le rôle de reproductrice/mère.

C'est à cause de leurs caractéristiques reproductives et biologiques que les femmes ont été privées d'éducation autant que des possibilités de réalisation d'elles-mêmes. Chaia Heller retrace, dans *Désir, nature et société*, les origines de l'idéalisation de la nature et des femmes. Carolyn Merchant, dans son étude historique de la métaphore femme-nature (The Death of Nature) , démontre clairement qu'il existait dans les sociétés occidentales une assimilation de l'identité féminine à la nature comme entité vivante. D'aussi loin que l'on remonte dans l'histoire humaine, les femmes ont été assimilées à la nature à cause de leur pouvoir reproducteur. Avoir des cycles menstruels, donner la vie, puis la stérilité de la ménopause, tout cela renvoie à la fertilité de la terre. La nature, ayant aussi des cycles et des rythmes variant selon les climats, est mystérieuse au même titre que la femme peut l'être. L'apport social des

femmes, dans la métaphore femme-nature, est sensiblement réduit à leurs organes reproducteurs au détriment d'une possible réalisation dans la vie publique. L'essentialisme est une position naturaliste, en cela qu'elle rattache toute expérience à des fonctions biologiques.

Chez Merchant, la Révolution scientifique a effectué un glissement dans les représentations de la nature, et par conséquent, dans les représentations des femmes. Auparavant perçue comme une entité vivante, la société tournant majoritairement autour de l'agriculture, la nature était considérée comme un tout englobant l'humanité. La cosmologie d'alors était holiste, ce qui faisait de la nature une entité organique qui imposait ses lois aux humains. Un respect lui était dû, on ne pouvait malmenager cette entité qui nous nourrissait. La Révolution scientifique, notamment chez Francis Bacon, René Descartes, Isaac Newton et compagnie, agrémentée des débuts de l'industrialisation, a fait de la nature une matière morte et passive, propre à l'usage et l'exploitation par l'humanité. La Révolution scientifique est caractérisée par le dualisme entre l'esprit et la matière (corps-esprit), la vision mécanique du monde, le réductionnisme et la domination de la nature pour tirer l'«Homme» de sa servitude aux lois naturelles. Cette vision anthropocentrique du monde a objectivé la nature afin d'assouvir les fins de la science. Cette objectivation permet la fragmentation, l'isolation et l'exploitation des diverses parties de la nature comme des matières premières servant à produire des objets. Le réductionnisme intrinsèque à la science moderne a brisé le lien que détenait l'environnement autrefois appréhendé comme un Tout complet en lui-même.

La division qu'a fait la Révolution scientifique permet donc de concevoir la nature, autrefois vivante, comme morte et disponible à la rationalité humaine. L'analyse précise et percutante de Merchant nous fait comprendre comment ce changement de mentalité dans la culture occidentale par rapport à la nature a affecté la perception générale des femmes, plus naturelles et moins rationnelles que les hommes. La domination de la nature devait rendre l'humanité maître et possesseur de cette dernière, tout comme la force de vie des femmes devait être expliquée afin de pouvoir être contrôlée par la science. La force reproductrice constituait une telle menace pour l'ordre patriarcal du 17^e siècle que s'en est ensuivi la chasse aux sorcières qui devait remettre les femmes à leur place «naturelle», soit dans un assujettissement total aux

hommes. Dans l'imaginaire de l'époque, le côté mystérieux et sombre des femmes était renvoyé aux changements imprévisibles et parfois désastreux de Mère Nature. Le désordre des femmes (humeurs changeantes, menstruations, ménopause et autres réalités biologiques) était associé au désordre incontrôlable de la nature, laquelle devait être ultérieurement soumise à la conquête de la raison. Les sorcières symbolisaient par excellence les mystères de la sexualité féminine hors du contrôle rationnel. De plus, pour la rationalité du 17^e siècle, dans la grossesse, la femme octroyait la matière tandis que la semence de l'homme apportait l'esprit au futur enfant. La femme constituait la matière passive se faisant activer par la semence de l'homme. Cette conception découlait de la philosophie aristotélicienne dans laquelle la matière devait être manipulée par la technique humaine, la raison humaine donnant une forme et un rôle à la matière. La femme autant que la nature sont devenues contrôlables parce qu'elles étaient toutes deux des «ressources» où puiser de la matière.

Ensuite, Chaia Heller offre un complément à l'analyse historique de Carolyn Merchant pour comprendre comment les essences sont advenues dans les mentalités occidentales. Elle explique comment, à la fois dans la conception romantique de la «Femme» et de la «Nature», il y a un désir de protection d'une personne - ou entité dans l'autre cas - complètement démunie, ce qui encore une fois, rend les deux passives. Il y a une hiérarchie entre le sauveur et la sauvée. L'amour courtois idéalisait la femme (et l'associait aussi à la nature) et construisait une image irréaliste de l'amour platonique, d'abnégation et de dévouement. La hiérarchie à l'œuvre dans l'amour courtois est significative aussi dans la recherche de la protection de la nature dans les tendances écologistes essentialisant la Nature comme une entité devant être sauvée par des humains dignes de le faire. Heller associe ce romantisme de la nature au romantisme amoureux qui maintenait autant les femmes dans la servitude tout en glorifiant leur beauté, leur amour et leur pureté, etc. La nature idéale n'est pas réelle, elle provient de l'imaginaire collectif constitué de plusieurs conceptions différentes. La campagne bucolique et autres images champêtres ont déferlé et ont contribué à l'image idéale que l'on se fait de la nature. « La tendance à idéaliser la nature s'accompagne souvent du désir de protéger cette nature, dépeinte comme faible et vulnérable. [...] Le fantasme de la protection romantique mêle le désir et l'imaginaire à la perception de la réalité sociale. Tout en

entretenant le désir de protéger "Mère Nature", le romantique peut rester dans une ignorance méprisante des systèmes d'oppression sociale.³⁶ »

Ce désir romantique de nature ne critique pas la racine des oppressions sociales, même qu'il peut parfois accuser les groupes marginalisés d'être la cause de la destruction de la nature. La vision romantique de la protection de la nature s'accompagne souvent d'une recherche de pureté, de retrouver un état naturel non corrompu par la société. Or, cette recherche de la pureté absolue implique que la cause du mal social est une certaine impureté qu'il faut éradiquer. L'impureté peut être la technique, l'urbanité, la modernité et *tutti quanti*. Ce désir de pureté est dangereux selon Heller, car il traduit une volonté de retrouver une époque antérieure à la vie urbaine et aux changements sociaux qui ont eu lieu au 20e siècle. La pureté ainsi recherchée mènerait tout droit vers des dérives fascistes et racistes d'élimination de certains groupes «souillant» la virginité de la «Nature». La conception romantique de la nature n'est pas la solution pour tendre vers une société écologique, parce qu'elle contribue plutôt à ce qu'Heller appelle l'essor du capitalisme vert, ou le capitalisme se drapant de parures idéologiques pour se rendre plus acceptable, mais elle maintient aussi des perceptions erronées par rapport à l'environnement et une ignorance des causes sociales des inégalités écologiques.

L'essentialisme ne peut pas être balayé du revers de la main facilement, parce qu'il représente des expériences multiples de femmes tout autour du globe. Or, l'essentialisme peut être à double tranchant si on ne l'aborde pas sous l'angle critique. Dans un article résumant les liens entre écologie et féminisme, l'auteure présente globalement le paradoxe de l'essentialisme:

Parce qu'elles donnent la vie, les femmes auraient une relation plus intime avec le vivant. Parce qu'elles élèvent des enfants, les femmes seraient plus spontanément enclines à appréhender les effets à longs termes de leurs actions. Parce qu'elles sont traditionnellement en charge de fonctions vitales au sein du groupe, elles auraient une vision plus globale des liens qui unissent les sociétés humaines au monde naturel. On imagine les effets pervers d'une telle rhétorique, qui stigmatise les rôles et les qualités traditionnellement attribués aux femmes

36 Chaia Heller. *Désir, nature et société*, p.31-32

tout en offrant une justification naturaliste à leur maintien dans des situations dont elles pourraient justement vouloir s'émanciper.³⁷

Ce passage illustre bien les réticences des féministes occidentales à la proposition d'une essence féminine particulière, car c'est bien elle qui a été le fondement idéologique du système patriarcal, le principe même légitimant l'oppression des femmes par les hommes. Le paradoxe de l'essentialisme réside alors dans le fait que pour certaines écoféministes l'essentialisme est une force pour les femmes, un *empowerment* à investir qui a toujours été dévalorisé dans le monde du patriarcat, tandis que pour d'autres, cette même notion est une faiblesse, car dangereuse : elle glisse inévitablement vers un retour des rôles traditionnels des femmes.

Alors, la position que nous soutenons est non essentialiste, mais non pas anti-essentialiste, pour laisser une place éventuelle au dialogue et à l'échange entre féministes alliées dans les luttes environnementales. Il y a possibilité de luttes communes entre les féministes du Nord et les féministes du Sud dans le respect de la différence de l'autre. Une fois la clarification sommaire de l'essentialisme faite, il est temps d'examiner quelles solutions et quelles recommandations pratiques nous pouvons faire pour intégrer dans nos mouvements respectifs une grille d'analyse écoféministe.

37 Virginie Maris, « Quelques pistes pour un dialogue fécond entre féminisme et écologie », Magazine *Multitudes*, consulté sur eurozine.com, 2009-10-30.

5. L'écoféminisme comme alliance entre l'écologie et le féminisme : comment et pourquoi ?

La théorie est toujours beaucoup plus belle sur papier ; c'est dans la pratique que les difficultés majeures surviennent. Pour lutter contre une droite réactionnaire capitaliste et patriarcale toujours plus puissante, totalement opposée à la vision d'une société écologique et juste, le projet écoféministe ne peut rester théorique ; une application concrète, ancrée dans les pratiques militantes, doit être bâtie pour resserrer les liens entre l'écologie sociale et le féminisme. Quelle grille d'analyse écoféministe alors ? Quelles actions et quelles valeurs à intégrer aux pratiques de ces mouvements sociaux ? Est-ce que l'écoféminisme est pertinent dans l'espoir de voir advenir des sociétés conviviales et décroissantes ?

La réciprocité, d'abord : il faut intégrer des valeurs écologiques/écologistes au féminisme autant qu'intégrer des valeurs féministes à l'écologie. Mais comment faire ? Les milieux féministes et écologistes sont-ils ouverts les uns aux autres ? Il est possible d'affirmer que les milieux féministes sont a priori déjà plus réceptifs aux idées écologiques que l'inverse. En effet, plusieurs groupes environnementaux ont des structures hiérarchiques où les femmes se retrouvent encore dans des positions subalternes. Amener le féminisme dans les milieux écologiques ne se fera pas sans beaucoup de travail de la part des féministes et proféministes.

Le défi pour les femmes et les féministes est le même dans les coalitions et mouvements progressistes mixtes que dans l'ensemble de la société. Les tendances les plus fortes sont pratiquement toujours les suivantes : réserver la majorité de la crédibilité, du temps de parole et du pouvoir de décision aux hommes, instrumentaliser la considérable capacité de travail et d'organisation des femmes pour leur faire faire des tâches «de soutien», et assimiler les analyses et point de vue masculins à l'intérêt «général», aux «questions centrales» et les revendications et analyses féministes à des cas «particuliers», moins importants, qu'on oublie facilement. [...] Ni les mouvements paysans, ni les mouvements écologistes, ni les mouvements altermondialistes n'échappent à cette dynamique.³⁸

38 Elsa Beaulieu et Maude Prud'homme. « Bulletin La course à Relais-femmes, Dossier sur l'écoféminisme. » *Relais-Femmes*, Numéros 37-38, Mai 2008.

Favoriser la prise de décision par les femmes est un élément clé sur lequel le mouvement féministe travaille déjà depuis longtemps ; l'écologie doit faire de même et promouvoir la prise de parole des femmes, prendre en compte leurs opinions et leurs points de vue, pour ensuite les encourager à prendre des décisions. Pour certain.e.s, l'entrée des femmes en politique est un enjeu important ; mais l'on peut questionner aussi cette forme d'État auquel on est soumis.e.s comme étant lui aussi profondément inégalitaire et pas très accueillant pour les femmes. La démocratie directe est une forme de fonctionnement pour les groupes féministes autant qu'écologistes qui permet une participation égalitaire de ses membres ; elle est donc à favoriser.

Dans les milieux féministes, des analyses de l'exclusion et la pauvreté ont été effectuées : les femmes sont surreprésentées dans la population vivant sous le seuil de la pauvreté. Des analyses sur la santé des femmes ont aussi été produites. Un pas de plus reste à faire pour le féminisme québécois : l'écologie. La santé des femmes, autant que celle des hommes, est fortement relié à la qualité de l'environnement où chacun.e vit.

En plus d'examiner et de se positionner sur les enjeux environnementaux, le féminisme devrait soutenir les alternatives écologiques chères à l'écologie sociale (souveraineté alimentaire, cuisines collectives, écovillages, décroissance, simplicité volontaire) pour être solidaire et trouver des solutions abordables non seulement pour consommer autrement, mais le faire de manière responsable, c'est-à-dire moins. Être écologique, ce n'est pas seulement promouvoir les alternatives menstruelles ou l'achat de produits biologiques à l'épicerie ! L'écologie n'est pas seulement une question de choix personnels, c'est une question politique, sociale et économique dont les féministes doivent s'emparer avec vigueur afin de prendre leur place pour l'avenir du Québec. Le féminisme doit ouvrir ses horizons et intégrer la dimension environnement dans ses analyses et pratiques pour se positionner clairement sur ce qu'il veut comme société future. Réduire la consommation et créer des espaces conviviaux et sains bénéficiera à tout le monde ; les visions alternatives de l'écologie, par leur portée profondément humaniste, s'inscriraient directement dans le souhait féministe d'un monde égalitaire et juste. Par exemple sur la question de la souveraineté alimentaire, Elsa Beaulieu

explique comment ce serait une lutte dont les féministes devraient se saisir : « La souveraineté alimentaire, parce qu'elle concerne tout autant les systèmes de production, de distribution, d'achat, de préparation et de consommation des aliments, est une occasion de remettre «le privé», l'organisation du travail et de la consommation au sein des ménages au centre des débats politiques.³⁹ »

La souveraineté alimentaire concerne les femmes et les féministes, car ces dernières s'étant penché longuement sur le «privé est politique», c'est-à-dire sur les structures intrinsèques à la cellule familiale, elles gagneraient à s'occuper de la souveraineté alimentaire comme étant une question économique globale incluant la dynamique de travail de la famille.

Pourquoi voir l'écologie comme séparée des luttes féministes, quand il est dans l'intérêt des féministes de s'occuper de l'environnement? Car c'est bien du patriarcat autant que du capitalisme que découle la destruction de l'environnement et la création d'inégalités dans la société. C'est le même système économique et social néolibéral qui nuit aux femmes, aux groupes racialisés, aux plus démunis et aussi à l'environnement !

Du côté des milieux écologistes (autant que tout autre mouvement progressiste), des mesures peuvent favoriser cette prise de parole/décision : tours de parole, écoute active, fonctionnement égalitaire, possibilité d'espaces non-mixtes et respect de ceux-ci, partage des tâches diverses, pas de séparation stricte et hiérarchique des tâches, alternances dans les représentant.e.s des groupes, etc. L'égalité devrait être une des valeurs principales pour tout groupe œuvrant à l'avènement de société plus saine et plus écologique, car sinon le cycle de l'oppression des femmes ne fera que se répéter, encore drapé de belles parures idéologiques... Tous les projets de sociétés alternatives (écovillages, société de décroissance, simplicité volontaire et autres) doivent ménager une place importante aux décisions des femmes et repenser radicalement le partage des tâches ménagères, car le partage des tâches est central dans la division sexuelle du travail, et pour voir advenir une société meilleure, quelle qu'elle

39 Elsa Beaulieu et Maude Prud'homme. « Bulletin La course à Relais-femmes, Dossier sur l'écoféminisme. » *Relais-Femmes*, Numéros 37-38. Mai 2008.

soit, les femmes ne doivent pas être soumises encore à la double charge de travail pour que les hommes prennent des décisions collectives à leur place. La division sexuelle du travail est un pilier de l'économie capitaliste, or, si les tenants de la décroissance veulent repenser les structures sociales afin de trouver de meilleures alternatives au capitalisme, il faut impérativement repenser comment on gère et structure la vie quotidienne. Des mesures comme des garderies collectives ou des cuisines collectives seraient des moyens concrets pour favoriser la présence des femmes dans les milieux décisionnels de milieux communautaires. L'alternance et le partage des tâches permettrait non seulement aux femmes de pouvoir investir les décisions, mais créerait un lien social plus fort entre les familles et individus. L'effort partagé fourni par la communauté serait vecteur d'appartenance et d'entraide ; une séparation stricte entre les «jobs» de gars ou de filles ne serait certainement pas positive dans l'optique d'une communauté conviviale et égalitaire. De plus, le partage des tâches faciliterait l'adoption de pratiques écologiques, car c'est souvent par manque de temps pour tout accomplir que les femmes optent pour des solutions non-écologiques, non pas par manque de volonté.

De plus, dans les groupes et milieux écologistes, il devrait avoir la possibilité de ménager sporadiquement des espaces non-mixtes, afin de rendre compte quelles expériences spécifiques les hommes et les femmes vivent pour tâcher de les expliquer à l'autre groupe et d'arriver à des solutions pour dépasser certains problèmes ou clivages qui pourraient survenir. La non-mixité est un espace d'*empowerment* pour les groupes féministes ; il est reconnu que les femmes prennent beaucoup plus la parole entre elles avant de parler dans des groupes mixtes. Les femmes, ayant pris confiance en elles dans les groupes non-mixtes, sont mieux à même de prendre la parole ensuite dans les groupes mixtes. La non-mixité ne doit pas être vue de manière négative ; évidemment, elle est un moyen et non pas une fin en soi dans l'optique d'une société écologique et féministe. La nécessité de la non-mixité réside dans le besoin ressenti par certaines femmes de pouvoir se concerter sur des enjeux qui les concernent sans qu'il y ait présence d'hommes, parce qu'automatiquement des rapports de pouvoir pourraient s'installer dans la dynamique de groupe. Ce besoin découle justement que la parole des femmes, historiquement, n'a jamais été prise en compte par l'ordre patriarcal, et encore

aujourd'hui, la crédibilité des femmes peut être mise en doute dans certains groupes militants et autres. La non-mixité devrait être intégrée (et acceptée) aux façons de faire écologistes (notamment dans l'élaboration de communautés/écovillages), non comme obligation, mais comme *possibilité* d'échanges et de compréhension ultérieure entre les membres d'un même milieu.

Aucune révolution ne peut se faire sans les femmes ; il est non seulement pertinent d'intégrer les perspectives féministes à la lutte écologiste, il est *nécessaire* de le faire.

Bibliographie

- Beaulieu, Elsa. et Prud'homme, Maude. « Bulletin La course à Relais-femmes, Dossier sur l'écoféminisme. » *Relais-Femmes*, Numéros 37-38, Mai 2008.
- Bookchin, Murray. *Une société à refaire*, Éditions Écosociétés, Montréal, 1993, 300 pages.
- D'Eaubonne, Françoise. *Le féminisme ou la mort*, Éditions P. Horay, Paris, 1974, 274 pages.
- Falquet, France J. *Écologie, quand les femmes comptent*, Collections Femmes et changements, Éditions L'Harmattan, Paris, 2002, 214 pages.
- Hainard, François et Verschuur, Christine. *Femmes dans les crises urbaines : Relations de genre et environnement précaires*. Éditions Karthala, Paris, 2001, 292 pages.
- Heller, Chaia. *Désir, nature et société*, Collection Atelier de création libertaire, Éditions Écosociétés, Paris, 2003, 245 pages.
- Hirata, Helena. et Laborie, Françoise. Dir. *Dictionnaire critique du féminisme*, Presses universitaires de France, Paris, 2000.
- Maris, Virginie. Article *Quelques pistes pour un dialogue fécond entre féminisme et écologie*, Magazine Multitudes, consulté sur eurozine.com, 2009-10-30.
- Merchant, Caroline. *The Death of nature*, Harper and Row Publishers, San Francisco, 1980, 348 pages.
- Mies, Maria et Shiva, Vandana. *Écoféminisme*, Éditions de l'Harmattan, Paris, 1993, 363 pages.
- Mongeau, Serge. *Pour que demain soit : l'écologie sociale en action*, Éditions Écosociété, Montréal, 1993, 190 pages.
- Plumwood, Val. *Feminism and the mastery of nature*, Routledge Editions, New York, 1993, 240 pages.
- Collectif d'auteurs, *Feminism and ecology*, Revue Society and nature, Institute of social ecology, 1993
- Roussopoulos, Dimitrios. *L'écologie politique*, Éditions Écosociétés, Montréal, 1994, 140

pages.

- Les actes du *Colloque Ecologie, femme et politique* : la nouvelle pensée féministe écologiste des Ami-e-s de la Terre de Québec, Éditions des Amis de la Terre de Québec, Montréal, 1990, 100 pages.

Médiagraphie

RQGE : <http://www.rqge.qc.ca/node/227>

Mouvement pour une décroissance conviviale : www.decroissance.qc.ca

Article sur Sisyph.org sur les pratiques féministes dans les enjeux environnementaux : http://sisyphe.org/article.php3?id_article=1169

Women for climate justice : <http://www.gendercc.net/>

Women's environment and development organization : <http://www.wedo.org/>

Portail francophone de l'écologie sociale : <http://www.ecologiesociale.ch>

Institut d'études économiques et sociales pour la décroissance soutenable : <http://www.decroissance.org/>

Réseau objecteurs de croissance pour l'après-développement : <http://www.apres-developpement.org/>

Cercle des fermières du Québec
http://www.cfq.qc.ca/a_la_une/index.asp

Starhawk : homepage
<http://www.starhawk.org/writings/spiraldance.html>

Réseau des femmes en environnement
<http://www.rqfe.org/>

Article de Virgine Maris : Pour un dialogue fécond entre féminisme et écologie
http://www.eurozine.com/articles/article_2009-10-30-maris-fr.html